

## **L'Édito : «Une nation ou un président palimpseste ?»**

**Author :** Alexis Feertchak

**Categories :** [Politique](#)

**Date :** 6 mai 2021

**LA LETTRE D'IPHILO #8 :** Recevez chaque mois dans votre boîte «mail» une lettre écrite par notre rédaction. En plus d'une sélection d'articles – ici ceux parus en avril mais aussi certains «classiques» à (re)lire – vous pouvez découvrir «L'Édito», un court billet en lien plus ou moins étroit avec l'actualité, écrit ce mois-ci par [Alexis Feertchak](#).

---

*Diplômé de Sciences Po Paris et licencié en Philosophie de l'Université Paris-Sorbonne après un double cursus, [Alexis Feertchak](#) est journaliste au Figaro et rédacteur en chef du journal iPhilo, qu'il a fondé en 2012.*

---

Ayant remis au placard sa blouse blanche, le président épidémiologiste a ressorti sa toge de philosophe pour commémorer, mais sans célébrer, le bicentenaire de la mort du premier empereur des Français. Emmanuel Macron avait de quoi savourer ce moment. En tant que chef de l'Etat, il allait pouvoir placer ses mots dans les pas de son lointain ancêtre. En tant que sujet éclairé, il allait pouvoir briller au cœur du temple du savoir, l'Institut de France. En tant que redoutable animal politique, il allait pouvoir dépasser la polémique naissante en réconciliant les activistes et les pourfendeurs de la déconstruction historique. De ce numéro d'équilibrisme sémantique, sortit une phrase empreinte de toute la «*pensée complexe*» macronienne : «*nous sommes une nation palimpseste*».

**Lire aussi :** [Scoop : Emmanuel Macron quitte Bercy pour retourner philosophe \(Alexis Feertchak\)](#)

L'expression, pour le moins, interroge. La chose est bien sûr indémontrable, mais il y a d'abord dans l'amour macronien pour les mots compliqués un parfum de cuistrerie et la trace d'une volonté d'esbroufe. Ce n'est pas mépriser les Français que de présager qu'une très large majorité d'entre eux ne savent probablement pas ce qu'est un palimpseste. Lors, de deux choses l'une. L'on peut décider en tant que président d'employer ce mot sans le définir et de se contenter d'un savant mais stérile argument d'autorité asséné à l'endroit des ignorants, ce qui revient à cantonner l'exercice de réflexion au cercle étroit des sachants. L'on peut aussi anticiper

qu'un tel mot échappera à la majorité de son auditoire et préférer soit décrire ce qu'il exprime sans l'utiliser, soit décider malgré tout de l'employer, mais en le définissant en quelques mots, comme le ferait un professeur. Emmanuel Macron – cela nous étonne-t-il vraiment ? – a choisi la première voie.

Il faut dire qu'en choisissant d'employer le terme de palimpseste, Emmanuel Macron réalise un «*en même temps*» d'une subtilité qui confine peut-être à une forme raffinée d'intoxication. Au sens premier du terme, un palimpseste se dit d'un manuscrit que l'on a effacé pour pouvoir réécrire par-dessus un nouveau texte. La chose était courante au Moyen Âge, les parchemins étant chers, les moines copistes les «*grattaient de nouveau*» (*palímpsêstos* en grec ancien).

### **Passé irréversible, avenir indéterminé**

Si la nation est un palimpseste, c'est donc qu'elle se construit par une succession d'effacement et de réécriture. Emmanuel Macron donne ainsi des gages à ceux qui voudraient «*déconstruire*» l'histoire. Idée qui, par les temps instables qui courent, ne plaira pas à tout le monde. Une bonne partie des Français, pour des raisons affectives assez humaines, n'en peuvent plus que les œuvres qui ont fait leur histoire récente soient systématiquement clouées au pilori. Les enfants qui ont naguère rêvé des campagnes napoléoniennes et qui ont joué aux soldats de plomb doivent-ils battre leur coulpe ? Les enfants qui ont dévoré Tintin ou Blanche-Neige doivent-ils faire leur mea culpa dans une grande séance d'excuses publiques, comme dans la Chine communiste ? Et ceux qui ont frissonné en lisant Saint-Exupéry doivent-ils compenser ce rêve aérien et carboné en allant planter un arbre ? Il ne faudrait pas sous-estimer cette exaspération montante qui n'est pas un cri de l'esprit – comme s'ils n'étaient pas capables de comprendre que *Tintin au Congo* serait, écrit à notre époque, inacceptable – mais un cri du cœur – car l'on n'aime jamais se voir jeter à la figure les images chéries dans son enfance.

Mais il y a quelque chose d'autre qui transparaît de cette vision «*déconstructionniste*» de l'histoire. Le temps est ainsi fait que le passé, fixe, ne pourra jamais être différent de ce qu'il a été tandis que l'avenir, ouvert, demeure indéterminé jusqu'à ce qu'il ait lieu. Vouloir effacer l'histoire est bien téméraire. Comme l'écrivait [Vladimir Jankélévitch](#) dans [L'Irréversible et la nostalgie](#), «*celui qui a été ne peut plus désormais ne pas avoir été ; désormais ce fait mystérieux et profondément obscur d'avoir vécu est son viatique pour l'éternité*». Que l'on abatte les statuts, que l'on enterre à jamais le nom des coupables, l'irréversible n'en demeurera pas moins vrai. Plutôt que de vouer

aux gémonies un passé qui ne nous conviendrait pas, ne vaudrait-il pas mieux profiter de l'indétermination de l'avenir pour écrire la future histoire qui nous conviendra le mieux ? Vu les défis qui nous attendent (à commencer par le premier d'entre eux, le changement climatique), ne faut-il pas consacrer le plus clair de notre énergie à ce qui n'est pas encore réalisé ? Notre empressement à condamner le passé ne vient-il pas de notre peur de nous saisir de l'avenir ? Car, si ce qui a été ne peut plus désormais ne jamais avoir été, ce qui sera dépend en partie de nous. Mieux, comme l'avait compris Sartre, si l'histoire est fixée à jamais, le sens qu'elle prend évolue au fil du temps. Le sens de la Révolution française en 1793, en 1802, en 1871, en 1914, en 1940, en 1989 et en 2021 n'est pas le même. Si le passé ne passe pas, tournons-nous donc plutôt vers l'avenir. La chance de se réconcilier sera plus grande.

**Lire aussi :** [Vladimir Jankélévitch ou la vie morale](#) (Pierre-Alban Gutkin-Guinfolleau)

Et, c'est là que l'expression de palimpseste d'Emmanuel Macron est intéressante. Si l'on pense en premier lieu au sens d'effacement d'un texte ancien sur lequel l'on réécrit un nouveau texte, un détail donne à cette expression un sens moderne moins radical. La touche «*contrôle F*» n'existant pas à l'âge des copistes, le texte remplacé conservait toujours une trace en filigrane. De façon certes accidentelle, l'original ne disparaissait pas complètement, mais demeurait par transparence. Le palimpseste devient alors superposition, avec toute l'ambiguïté de ce dernier mot : la chose qui se superpose à une autre la recouvre-t-elle complètement ? Jusqu'à l'enfourir ? Dans les faits, pas nécessairement. En 1982, dans *Palimpsestes. La Littérature au second degré*, Gérard Genette étudie la façon dont les textes littéraires se répondent les uns les autres, formant entre eux une superposition. Tout texte – en tant qu'«hypertexte» – est nourri de façon plus ou moins directe – par des textes antérieurs – des «hypotextes» – le tout formant un palimpseste. Dans cette superposition, le texte situé tout en bas n'a pas disparu mais est juste moins visible que le texte le plus récent situé tout en haut.

Dire que la nation est un palimpseste est alors beaucoup plus doux puisque l'acte d'effacement sur lequel on recrée quelque chose de nouveau disparaît en quelque sorte au profit d'une logique de superposition infinie qui conserve la trace des couches antérieures. Les deux sens de palimpseste sont évidemment intimement liés, en l'occurrence par l'impossibilité qu'avaient les

moins copistes d'effacer parfaitement l'original, mais divergent en même temps radicalement. L'ancien khâgneux Emmanuel Macron ne devait pas l'ignorer en prononçant une telle phrase chargée d'une indétermination politique coupable : que pense au fond de lui le président de la République ? Un jour, dans un show télévisé américain, l'ancien homme de gauche vante les mérites de la déconstruction. Le lendemain, dans un quotidien de la droite française, il nie ses propos de la veille. Qui croire ? Est-il lui-même une superposition entre deux éléments indéterminés ? Efface-t-il chaque jour par indécision le texte qu'il a écrit la veille ? Ou tente-t-il une grande réconciliation en faisant se répondre tous ses textes dans une boucle infinie ? Ou manipule-t-il les uns et les autres en faisant entendre à chacun ce qu'il a envie d'entendre ? Parlait-il de Napoléon et de la nation dans son discours, ou de lui-même ? Avons-nous face à nous un président palimpseste ?

[Alexis Feertchak](#), à Paris, le 5 mai

## Trois paradoxes philosophiques de la peinture

Nombre de philosophes, notamment en phénoménologie, se sont intéressés à ce que la peinture pouvait nous apprendre de notre manière de nous représenter le monde. Dans leur sillage, le professeur [André Stanguennec](#), métaphysicien reconnu qui pratique lui-même la peinture, met en lumière trois façons erronées (et pour cela intéressantes) de considérer cet art. Pour lui, le philosophe et le peintre partagent une démarche semblable.

Lire [l'article d'André Stanguennec](#)

## Le scepticisme de Montaigne envers la médecine est-il toujours d'actualité ?

L'auteur des *Essais* doutait de la pertinence d'objectiver scientifiquement la maladie. Pour le médecin et philosophe [Jean-Claude Fondras](#), malgré les progrès incroyables de l'art médical, quelque chose demeure vrai dans la critique de Montaigne : à chaque étape de la croissance de la scientificité de la médecine, il semble que l'expérience propre du malade s'efface comme source de connaissance.

Lire [l'article de Jean-Claude Fondras](#)

## **L'assimilation s'impose aux étrangers comme aux nationaux**

Dans [Éloge de l'assimilation, critique de l'idéologie migratoire](#), Vincent Coussedière propose une réflexion puissante sur le lien entre nationalité et immigration. L'homme est un animal assimilateur, qu'il soit migrant ou non migrant, explique [le philosophe](#) qui critique tant les «immigrationnistes» que les «anti-immigrationnistes», ces deux pôles rejetant le principe d'assimilation au nom d'un universalisme abstrait ou d'un relativisme identitaire. Or, si la capacité d'assimilation n'est pas nulle, elle est en même temps marquée par un principe de finitude.

Lire [l'article de Vincent Coussedière](#)

**Et ne manquez pas non plus en mars...**

- [La philosophie : une histoire grecque, vraiment ?](#) (Alban Alloix)
- [Le plaisir, une évidence sans au-delà ?](#) (Guillaume Morano)
- [«Vice et versa», une élégie philosophique](#)(Sylvain Portier)

## Chaque mois, un grand classique d'iPhilo à (re)lire !

**Le 9 avril 2019**, la philosophe [Claire Marin](#) accordait à iPhilo une interview pour la sortie aux éditions de l'Observatoire de son essai [Rupture\(s\)](#), qu'elle consacrait alors à ce concept et à ses manifestations contemporaines. Notre monde, peut-être plus qu'hier, est soumis à des ruptures incessantes, au point, parfois, que l'on peut se demander ce qui demeure. Pour profiter des ruptures qui délivrent et survivre à celles qui brisent, la philosophe, professeur en classes préparatoires, loue une forme de détachement, qui ne saurait être pris pour de la simple légèreté.

**Lire l'interview de Claire Marin :** [«La continuité n'apparaît plus comme un horizon désirable»](#)

Voilà, c'est la fin de la «**Lettre d'iPhilo n°8**». On vous redonne rendez-vous dans un mois. D'ici là, n'hésitez pas à en parler autour de vous ! Pour s'abonner, il suffit d'entrer son adresse électronique sur le site d'iPhilo puis de valider l'email de confirmation reçu.

Philosophiquement vôtres,

**Alexis Feertchak & Sylvain Portier**  
Rédacteurs en chef d'iPhilo